

Le transfert récusé

JEAN-PIERRE LEBRUN

Je partirai de ce que Charles Melman avait évoqué dans *L'Homme sans gravité* : « *D'une certaine façon, nous assistons à la fin d'une époque, à une liquidation – en termes analytiques on dirait une liquidation collective du transfert – ce qui est la source d'une liberté assez remarquable.* » Et d'ajouter à ma demande de précision : « *[Une liquidation] du transfert en tant qu'il est susceptible de porter aussi bien sur des personnes que sur des blocs de savoir. Il n'y a plus ni autorité, ni référence, ni non plus de savoir qui tienne – justement grâce au transfert. On n'est plus que dans la gestion, il n'y a plus que des pratiques.* »

Je voudrais d'abord rappeler ce qui à mon sens justifie tout à fait ce propos que d'ailleurs on retrouve, autrement articulé dans le petit texte introductif à ces Journées : il y est en effet évoqué *a contrario* si l'on peut dire la présence du transfert, « dans toute relation où est mise en œuvre l'imparité des places entre l'Un et l'Autre ». Pas difficile dès lors d'entendre que dans notre monde où la visibilité de cette imparité se retrouve si pas obturée, en tout cas estompée, au profit d'une parité généralisée, celle-ci se trouve aller de pair avec une liquidation collective du transfert. L'effet de la fin de la transcendance ¹ est bien évidemment la disparition de la place reconnue comme allant de soi par tous de l'exception, et la disparition de la place de l'exception induit la liquidation du transfert. Pourtant d'emblée une question de taille se pose. Peut-on assimiler fin de la transcendance et fin du transcendantal ? Ne devons-nous pas précisément faire une distinction de taille : si la modernité entraîne comme conséquence la fin de la transcendance, n'entraîne-t-elle pas dans le même mouvement une butée sur la persistance du transcendantal ? Ou autrement dit encore, la fin de la transcendance ne véhicule-t-elle pas avec elle le constat de ce que la place logique de l'exception ne disparaît pas avec la disparition de la manière – substantielle – avec laquelle elle a été transmise par la tradition ? ² Elle exigerait même plutôt dans son mouvement propre que soit fait le deuil de ce qu'il serait possible de ne pas faire usage d'une place logique d'exception même si sa visibilité était complètement éliée par les sirènes de l'hypermodernité. Pour le dire très simplement, on est toujours obligé

de faire sa place à l'exception, fût-ce parce que chaque sujet est contraint de s'excepter de tous s'il veut soutenir sa singularité, ceci sans aucune prétention pour autant à être exceptionnel.

La difficulté devient alors : comment faire sa place à l'exception sans pouvoir profiter de l'appui que donnait l'existence reconnue par tous comme allant de soi d'une Exception des exceptions ? Comment dans un monde où est prescrite la parité, encore profiter de l'imparité pour donner – c'est le cas de le dire – droit de cité à ma singularité ? Car, il faut le repérer, ce que notre monde qui se veut complet introduit de spécifique, c'est qu'en poussant le sujet à se confronter d'abord et d'emblée à l'inconsistance, il le prive de ce qui lui permet de prendre en compte le manque, à savoir la confrontation à la place Autre que ménage l'incomplétude.³ « Voilà pourquoi ta fille est muette » s'est ainsi transformé en « voilà pourquoi le sujet de l'hypermodernité ne fait plus transfert » ! Je mettrais néanmoins la formule au conditionnel car toute la question va bien être de savoir si ce propos est soutenable au-delà des apparences. Mais d'ores et déjà nous pouvons déplier un peu ce constat brut : en effet, il ne faut pas confondre fin du transcendantal avec fin de la transcendance. Il ne faut pas confondre fin de l'exception substantielle avec fin de l'exception logique. J'oserais même avancer que c'est précisément cette confusion qui laisse entendre que nous passons de l'autorité et de la référence reconnue à la gestion et à la pratique du management.

Mais qu'est-ce que ceci implique pour la cure et pour sa direction ? Ou plutôt pour la rencontre avec de tels patients qui se fait le plus souvent hors cabinet, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas intérêt à penser à partir de là la cure elle-même. Que cette récusation du transfert est, je dirais, artefactuelle. Qu'il ne s'agit pas ici d'office de la résultante d'un refus du sujet mais de la résultante du mouvement même dans lequel ce sujet a été emporté et qui l'a en quelque sorte immunisé contre l'altérité avant même de savoir ce que celle-ci pouvait signifier pour lui. Si ce que je soutiens là s'avère fondé, il y aurait conséquence à en tirer pour la mise en œuvre du désir de l'analyste, le déplacement du lieu du transfert entraînant la nécessité pour le désir de l'analyste de se déplacer lui aussi quelque peu. C'est ce que je vais essayer de faire entendre en faisant appel pour ce faire à un concept que j'extrapole à la physique. Le fait que le sujet ne fasse plus transfert spontanément, qu'il ne suppose plus d'emblée comme allant de soi que l'Autre auquel il s'adresse puisse constituer un Sujet supposé Savoir, qu'en revanche il vienne « montrer » ce qui ne va pas, sans même pouvoir s'en plaindre, en même temps qu'il ne demande rien, que parfois il ne sache quasi rien de son histoire, et qu'en tout cas il n'associe nullement ses avatars à sa dite histoire, ou que dans les institutions où des psychanalystes les rencontrent, ces patients soient plutôt incrédules, prévenus, non dupes et désorientés, ces faits signent non pas ce qui pourrait apparaître comme une absence de transfert résultant de sa liquidation collective mais bien plutôt ce que j'appellerais la désactivation en eux-mêmes de la dimension transférentielle. Le problème clinique majeur étant dès lors que, c'est de ce lieu Autre désactivé que l'analyste aura à opérer. Mais comment intervenir à partir d'un lieu Autre si ce lieu est d'abord comme récusé ?

Si vous le permettez, pour ne pas trop vite aller du côté de la solution, je voudrais décrire un peu plus loin le phénomène. Ce sujet d'aujourd'hui n'a pas été contraint à la subjectivation. Il lui a été laissé croire que le zapping, la glisse, l'évitement de l'impossible, le fonctionnement en roue libre, le jouir consommatoire, pouvait lui tenir lieu de désir ; c'est donc un désir factice – virtuel ? – mais qui se présente avec ce qui peut paraître à première vue un avantage, soit de ne pas exiger de prix à payer, encore moins de dette à contracter et à assumer. Ce sujet n'est plus dès lors qu'un trognon de sujet, contraint s'il veut s'excepter comme singulier à faire à lui tout seul le chemin qui va des limbes du « sans nom » à la singularité dont nous savons qu'elle est de structure toujours en fin de compte, innommable. Lorsqu'il arrive à ce sujet d'évoquer ses traumatismes comme il a aujourd'hui souvent coutume de le faire, nous avons l'habitude – justifiée d'ailleurs – de mettre en doute cette appellation soi-disant contrôlée. Et pourtant, il faut bien reconnaître que s'il n'y a souvent dans son histoire nul traumatisme qui mériterait d'être appelé ainsi, l'absence de contrainte à la corrélation de sa jouissance au signifiant dans lequel le discours social l'a plongé, le laisse dans une telle confrontation directe au réel – dans un entre-deux « sans nom » – qu'il se trouve dans une incapacité devenue quasi physiologique de s'en remettre aux lois du signifiant. J'évoquerai ici un film remarquable sur cette question, *L'Esquive*⁴, dans lequel un groupe de jeunes de banlieue passe du langage éructation – sans coupure entre les mots, qui fait d'ailleurs qu'il est quasiment incompréhensible par le spectateur – en même temps à l'usage de la langue de Marivaux par l'apprentissage d'une scène du jeu de l'amour et du hasard. Et comment dans le même mouvement, l'un des leurs, Krimo, passe de son amour muet à la déclaration en règle de sa flamme à l'égard de Lydia.

Du côté de l'analyste qui consent à une telle rencontre, l'exigence qui est la sienne de ne pas permettre au sujet d'éviter les caractéristiques de la structure, ce qui implique bien sûr son silence et sa neutralité bienveillante, risque alors de venir redoubler le « sans nom » dans lequel ce protosujet se trouve. De plus, son intervention ne pourra jamais se tenir que du lieu que le transfert lui destine, et ici particulier, puisqu'il sera d'abord si pas récusé, en tout cas frappé d'inanité. Ce que j'ai appelé par ailleurs « la forclusion de la rencontre »⁵, à laquelle prescrit le social d'aujourd'hui, risque dès lors bien non seulement de se répéter dans le transfert – ce qui ne serait que banal – mais aussi de répéter une double récusation du transfert : récusé par le protosujet car il ne peut d'abord que répéter la récusation qu'il véhicule implicitement, et récusé par l'analyste s'il clôturait son intervention par ce seul diagnostic de participation à la liquidation collective du transfert. Mais alors que faire ? Comment l'analyste pourrait-il soutenir son – pour reprendre la formulation de Lacan dans le séminaire sur le transfert – « je suis possédé d'un désir plus fort », entendons plus fort que d'en venir au fait avec son patient, de le prendre dans ses bras, ou de le passer par la fenêtre ? Autrement dit de seulement riposter en miroir à cette récusation.

C'est ici que je vais me permettre de me référer à un concept de physique théorique, qui n'est pas vraiment nouveau, mais qui a été récemment rappelé à

l'attention par la publication d'un ouvrage écrit à quatre mains et appelé abusivement « roman » : *Relations d'incertitude*⁶ d'Edgar Gunzig, astrophysicien renommé, et d'Elisa Brune, romancière et journaliste scientifique. Nous n'avons d'autre prétention dans cet article que de nous servir de cette occasion pour faire émerger un point précis de la théorie analytique à l'éclaircissement de laquelle il se pourrait que ce concept puisse contribuer. Le concept en question est celui du *bootstrap* ; il est ainsi nommé en référence au célèbre baron de Münchhausen, officier qui servit dans l'armée russe contre les Turcs en 1740 et à qui il est arrivé plus d'une aventure extraordinaire, qui n'a cessé d'inspirer écrivains et cinéastes. Au cours de l'une de ces dites aventures, ne pouvant compter sur personne d'autre que lui pour se sortir de la vase dans laquelle il était tombé, le baron aurait eu « l'idée géniale » de tirer sur ses sangles de bottes pour provoquer le mouvement qui lui permettrait de se désengluier. Ou encore, s'enfonçant dans la vase avec son cheval, aurait tiré sur ses propres cheveux pour se sortir du marais. « Littéralement, bootstrap veut dire : se soulever soi-même en tirant sur ses bottes. On désigne par là tout mécanisme selon lequel un processus s'auto-entretient, sans avoir besoin du monde extérieur. [...] L'idée du bootstrap, d'un point de vue physique, signifie par exemple que l'univers s'auto-engendre sans recourir à une impulsion extérieure. »⁷ On saisit immédiatement ce qu'une telle métaphore autoriserait à penser, si elle s'avérait ne pas être qu'un joyau d'imagination. Or c'est précisément ce pas qu'a soutenu Edgar Gunzig, éminent physicien, professeur maintenant émérite de l'ULB, auteur de plusieurs ouvrages sur le vide quantique⁸, lorsqu'il est parvenu à démontrer la pertinence mathématique de ce concept de *bootstrap*, ce qui lui a permis, par exemple, de mettre radicalement en question la théorie du big-bang. Cette dernière implique en effet de penser un événement fondateur, une origine substantielle, un point extérieur à la séquence, à partir duquel l'univers se serait construit. Autrement dit, pour aller vite mais pour immédiatement faire le lien avec notre domaine, un père d'exception. Au contraire, évoquer la possibilité du *bootstrap* suppose de pouvoir se passer de tout principe extérieur. Ainsi d'ailleurs, le physicien d'avancer : « C'est une idée théorique, un peu comme le mouvement perpétuel, mais on peut imaginer de l'appliquer à des circonstances particulières, comme le début de l'univers. Car, par définition, il n'existe pas de monde extérieur à l'univers. Donc pour se mettre en branle, l'univers doit bien, d'une manière ou d'une autre, s'alimenter de lui-même (du moins si on exclut le coup de baguette magique). [...] » Et d'ajouter, en faisant ainsi lui-même, à son insu, le raccord avec nos intérêts : « Le langage est un bel exemple [de bootstrap]. Comment est défini un mot ? Par d'autres mots. Et c'est vrai pour tous les mots. Pas besoin de principe extérieur. Le système tient tout seul, ficelé par des milliers de définitions croisées dont aucune n'utilise autre chose que des mots. Le bootstrap parfait. Ainsi quand vous ouvrez le dictionnaire d'une langue étrangère, vous restez totalement exclu du système, parce qu'il vous manque les "premiers mots" qui sont nécessaires pour comprendre n'importe quel mot. Alors, comment font les enfants pour apprendre à parler ? Ils n'utilisent pas le dictionnaire, cet outil réservé aux initiés qui sont déjà dans le système. Ils acquièrent une compréhension floue d'un tas de choses à la fois,

qui deviendront de plus en plus nettes toutes ensemble. On n'entre jamais dans un bootstrap par un seul élément à la fois. »⁹

Si Edgar Gunzig a, en son temps, pu démontrer la pertinence de ce concept de *bootstrap* en physique, s'autorisant ainsi à ébranler quelques certitudes, le « roman » qu'il a écrit avec Elisa Brune, laisse entendre à plusieurs reprises comment ce procédé a aussi fonctionné dans sa propre existence : en effet, c'est bien par un *bootstrap* qu'il a pu se sortir lui-même, à plusieurs reprises, de situations pourtant apparemment inextricables. Cette évocation de sa biographie suggère déjà, à elle seule, que ce concept de physique théorique n'a pas besoin d'être réservé au champ restreint de la physique théorique mais qu'en revanche, il pourrait bien être utile à quiconque voudrait s'en saisir pour rendre compte du ressort des enjeux du désir lui-même. Pour le sujet et sa réalité psychique, le problème se pose en effet en des termes équivalents. Toute la question est de savoir comment un sujet peut en arriver à soutenir son désir singulier. On sait bien sûr spontanément qu'il doit s'élaborer à partir d'un point d'appui extérieur – un père – mais dans le même mouvement, il vient toujours le moment où il lui faut abandonner ce point d'appui, et l'avancée qu'il est alors amené à faire lui fait bien percevoir, dans l'après-coup, à quel point ce point d'appui n'avait de valeur qu'en tant qu'initiant un processus dont lui-même se doit de ne plus le compter que comme un relatif et non un absolu. Comme le rappelle bien la célèbre formule de Lacan : du Nom-du-Père, il s'agit de s'en passer à condition de savoir s'en servir !

Nous pouvons d'ailleurs à cet égard lire le trajet de Freud à Lacan et à l'intérieur même de l'enseignement de Lacan du Nom-du-Père aux noms du père comme suivant le même mouvement. En effet, Freud postule, pour rendre compte de la vie collective et du début de l'humanité, un meurtre premier, celui du *Urvater*. Ce père originaire est en quelque sorte un Autre de l'Autre et il prendra dès lors la consistance imaginaire particulièrement tenace d'un père d'exception, revêtu de tous les oripeaux de cette position particulière. Lacan, quant à lui, avancera que le père de *Totem et Tabou* est un mythe, le dernier mythe du xx^e siècle. Autrement dit, là où Freud répond à la question de l'origine, du fondement de la vérité, par l'invention du Père de la horde, Lacan va, quant à lui, répondre par l'objet *a*, par le trou, en quelque sorte. Là où Freud croit en un Autre de l'Autre, Lacan précise qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Pour le formuler très simplement et de manière quelque peu décapante, au risque d'être sans nuance, disons que Freud nous laisse entendre qu'il postule à l'origine un père primitif à tuer, en quelque sorte, un plein à trous, à évier, et Lacan va en revanche, mettre en évidence qu'il s'agit plutôt au départ, d'un vide, de l'absence de la chose, du vide engendré par le langage lui-même à l'instar du potier qui façonne son pot autour d'un trou central. La fonction du père va donc être analogue à celle du mythe, soit « *de donner une formule discursive à quelque chose qui ne peut pas être transmis dans la définition de la vérité, puisque la définition de la vérité ne peut s'appuyer que sur elle-même* ». Une fois la prééminence du langage reconnue, le système langagier va impliquer un point d'ombilic, d'indécidable, un trou, un vide que le mythe devra recouvrir, le père étant d'une manière analogue, en quelque sorte, la pièce que l'on met au trou.

De la même façon, à l'intérieur même de son enseignement, Lacan avance d'abord à propos du Nom-du-Père qu'il est le signifiant qui « *dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi.* »¹⁰ Donc, si pour Freud, le Père de la horde primitive est un « au-moins-un » substantiel, une exception supposée pour rendre compte de l'existence de la collectivité des frères, pour Lacan en revanche, le Nom-du-Père n'est plus que le signifiant d'exception qui se substitue au signifiant maternel et induit ainsi la signification phallique. Et s'il pluralise le Nom-du-Père en noms du père à la fin de son œuvre, c'est pour donner place à cet opérateur dans l'après coup de son fonctionnement, abandonnant ainsi l'idée d'une exception substantielle ; il n'y a plus de signifiant premier comme tel mais il y a dans l'après-coup, ce qui a fonctionné comme Nom-du-Père pour le sujet. Il ne s'agit donc pas de renvoyer à une extériorité comme l'était celle du père de la horde de Freud, ni même de le maintenir dans cette position d'extériorité substantielle comme celle d'un signifiant d'exception, mais seulement de le lire comme une exception logique. Nous retrouvons ainsi dans le mouvement même de la théorie psychanalytique le même mouvement que celui que nous venons de décrire, du big-bang au *bootstrap*. Un travail passionnant de Guy Le Gauffey nous a fait en son temps bien entendre comment un tel mouvement est lui-même congruent avec celui de l'évolution des idées en physique et surtout comment, dans ces deux champs de savoir non seulement distincts mais hétérogènes que sont la physique et la psychanalyse, c'est toute la problématique de l'origine qui s'en est trouvée complètement subvertie. Pour Einstein et pour Lacan, forts de la façon dont ils ont chacun pu entamer leur travail sur d'autres bases axiomatiques, le souci de l'origine a perdu toute pertinence dans les savoirs qu'ils élaboraient.

Ce que l'auteur de *L'Éviction de l'origine* nous fait très bien entendre, c'est comment Freud et Newton ont tous les deux fini par introduire pour rendre compte de l'origine, un terme simple, « indéfectiblement UN ». Pour Newton, le Lord, pour Freud, le père de la horde. Et d'ajouter : « *on pourrait accentuer ici le fait que le Lord et le Chef de la horde sont tous deux dans une position de pouvoir absolu, et que cela leur confère cette position de butée dernière dans une série hiérarchisée sur une échelle d'autorité. Cet aspect politique n'est pas négligeable, mais il serait regrettable qu'il fasse écran à l'aspect formel des choses où l'on peut suivre de près le mode de constitution de l'un : la production d'un terme, non seulement premier de la série, mais nanti d'une identité qui se confond presque avec son unité. [...] Newton et Freud produisent de l'Un sans pair. Il y a (version Freud : il y eut) de l'un-en-soi, sans rien de repérable avant lui. [...] Cet Un qui ne tient son unité qu'à s'exclure de la série, sans que pour autant se perde cette ombre de lien qui le rattache à la série elle-même, voilà en quelque sorte le substrat substantialiste qu'il s'agissait de dégager ...* »¹¹

C'est à l'égard de ce postulat que va s'opérer la révolution de la modernité qui aboutira – chez Einstein et chez Lacan – « *à un nouvel agencement formel où il n'y aura plus aucun terme, aucun individu de cet ordre, du fait que l'absolu (toujours présent) aura connu une mutation décisive.* »¹² En effet, en suivant le travail

d'Einstein, G. Le Gaufeys fait bien entendre sur quoi va porter la pointe épistémologique de la théorie de la relativité : « *en bons fils du classicisme, nous nous accordons le droit de penser au rayonnement actuel de notre lointaine étoile, même si nous savons que ce rayonnement ne nous parviendra que dans x années-lumière. Nous pensons alors l'univers sur le modèle du pays où nous vivons : certes les informations mettent parfois du temps pour se propager, mais cela n'entame pas ma conviction dans le fait que nous partageons tous le même présent, même si je ne sais pas sur-le-champ de quoi il est fait pour chacun. À l'inverse, la seule relativité restreinte nous oblige à concevoir qu'avec la majeure partie de l'univers, nous ne partagerons jamais la moindre actualité. La perte de la simultanéité apparaît donc d'emblée comme une donnée épistémologique extrêmement forte puisqu'elle inscrit une limite dans le savoir qui n'est pas due à la faiblesse technique de nos moyens d'observation mais à la réalité physique observée qui ne jouit d'aucune coprésence totale de ses éléments* ». ¹³

On perçoit bien le renversement et la possible extension à ce qui se passe : il n'y a plus de simultanéité temporelle, donc plus de point de vue absolu. La simultanéité n'est désormais que relativement aux référentiels vis-à-vis desquels elle s'énonce ; de ce fait, elle n'est plus un donné en soi, elle est à construire. Tout n'est pas pour autant relatif, mais simplement, là où l'absolu était précédemment indivis, il est maintenant devenu rapport. Et ce rapport ne peut plus désormais être réduit à un terme simple. Et c'est exactement ce qui se passe dans le travail de Lacan : le Nom-du-Père, d'abord signifiant de départ ou exception substantielle, se pluralise et se trouve réduit à une fonction d'exception logique. Il n'est plus que ce qui, dans l'après-coup, a été opérant pour mettre le sujet en selle. Il n'a plus cette substantialité de l'origine. Il n'est plus qu'un simple opérateur logique et le Nom-du-Père ne désigne plus alors que l'opération et non plus le signifiant d'exception.

Ce que nous voulons faire ressortir, c'est combien c'est ce même mouvement que suit la mutation actuelle du lien social. En effet, tout son enjeu est bien de dégonfler toute transcendance, d'en démontrer le caractère factice d'absolu qui a été le sien pendant toute la période d'avant la modernité, et de faire apparaître, non plus qu'il n'y a plus rien de tout cela qui tienne, mais qu'il n'est pas nécessaire de supposer une telle substantialité à la transcendance pour respecter le transcendantal. Nous savons que le principe d'une possible auto-émergence est bien au cœur de la modernité puisque le fait de nous libérer d'une transcendance substantielle – d'un point exogène déterminé et transmis par la tradition – et de soutenir que c'est seulement entre nous qu'il nous faut nous organiser est à la base de notre vie collective démocratique. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas à identifier les conditions qui restent nécessaires à ce que l'effet *bootstrap* puisse se produire. Il ne s'agit pas, en effet, de nous contenter de penser que pour pouvoir l'obtenir, il suffit de s'émanciper du créateur, de l'absolu substantiel d'hier. Pour rester dans l'exemple du langage, les mots continuent toujours à venir des autres, de l'Autre, donc toujours précedence de l'Autre ; les différences doivent être perceptibles, donc travail de discernement toujours nécessaire, etc. Possibilité d'auto-émergence oui, mais pas sans conditions nécessaires pour autant.

Et tout l'enjeu de la confusion est là : d'aucuns estiment que du fait de nous

être libérés de la place d'exception substantielle d'hier, nous sommes enfin libres, libres de toutes contraintes de discernement, libres de toute différence de niveau, libres de toute place d'exception fût-elle seulement logique, libres de toute asymétrie. Et tel est l'axe de notre propos : la place d'exception, nous n'en sommes pas vraiment débarrassés, nous sommes seulement débarrassés de la substantialité de l'exception. Celle-ci n'est plus d'office transmise, de par la tradition, comme elle l'était hier. Elle ne va plus d'emblée de soi. Et il n'y a pas que des inconvénients à ce cas de figure, il y a aussi des avantages – outre le fait que de toutes les façons, c'est nous qui avons voulu ce fait, et qu'il est sans retour possible – et parmi ceux-ci, c'est qu'il y a peut-être moyen de se distancer plus facilement de cette position hiérarchique, que le sujet est ainsi davantage contraint à sortir de la soumission – via la version amour ou haine, c'est selon – à l'égard de celui qui occupe la place d'exception. Il est davantage contraint à s'excepter puisqu'en ce cas de figure, le lien social va se fonder sur la seule commune identification au singulier. Mais la confusion réside dans le fait de croire qu'il est possible de se passer de la place d'exception sans avoir à s'en servir. C'est une question à laquelle les psychanalystes devraient pourtant bien être sensibles puisqu'elle peut évoquer ce qui constitue la pierre de touche de la cure. Cette force à l'œuvre et opérant dans la cure a été appelée par Lacan « désir de l'analyste » et cela bien qu'il en ait très peu parlé – pas plus d'une demi page dans l'ensemble de son œuvre.

Alors est-ce que cette référence au *bootstrap* est ici une manière d'évoquer ce qu'il en est du désir de l'analyste ? En quoi l'analyste a-t-il une longueur d'avance sur son patient ? Ce n'est pas par son savoir, puisque celui-ci est mis de côté pour laisser advenir la singularité du cas. Mais comme le disait très bien Safouan, ce n'est pas pour autant qu'il soit sans savoir : « *De tous ceux qui savent, le psychanalyste se distingue par ceci qu'il est le seul qui sait non pas qu'il ne sait rien, auquel cas il n'échappera pas, qu'il le veuille ou non, à un sentiment de quelque imposture, mais par ceci qu'il possède le savoir qui lui permet de parer à cette investiture.* »¹⁴ Mais ceci peut être dit encore autrement : c'est que lui-même soit à même de soutenir cette opération par laquelle peut se produire chez le sujet l'effet *bootstrap*. Si d'ailleurs est exigé de lui, non seulement une analyse personnelle, mais que son ramonage soit refait régulièrement, c'est bien parce qu'il faut s'assurer qu'il soit capable de régulièrement soutenir cette opération.

Nous identifions bien l'effet positif qu'a pu avoir pour de très nombreux sujets le fait d'être régulièrement entendu par un analyste même complètement silencieux. Parce que cela reproduit artificiellement cette expérience du *bootstrap* là où tous les conseils et les interprétations se faisaient progressivement engluier dans un excès de symbolisation. C'est d'ailleurs le danger qui est bien connu et qui s'appelle psychologisation.

Mais les patients qui émergent de cette structure nouvelle d'après la mutation sociale, sont à ce point dans la jouissance qu'il leur est quasi impossible par leurs seules propres forces d'induire l'effet *bootstrap*. La nouvelle économie qui a donné un large avantage à la jouissance sur le désir impose dès lors un autre type d'intervention – un *manquer autrement* comme le disait Lacan à la fin de son

enseignement – que le silence et la neutralité bienveillante pour mettre en marche, pour réactiver le processus de subjectivation. Ce seront plutôt l'intervention bienveillante et la pratique de bavardage qui s'avéreront nécessaires pour soutenir ce qui peut se présenter comme une absence de transfert, un transfert d'emblée récusé. On voit toute l'incidence de ce propos, car il ne peut dès lors s'agir de discréditer ce type de fonctionnement psychique sous le prétexte qu'il ne se soumet pas à la contrainte symbolique paternelle, puisque ce sont des organisations psychiques qui sont façonnées à l'instar d'aujourd'hui, c'est-à-dire précisément sans cette référence à l'origine substantielle, à l'Exception des exceptions.

Mais il nous faut repérer que cette absence d'origine n'implique pas pour autant qu'il n'y ait pas des conditions qui restent nécessaires à ce que leur émergence comme sujet puisse avoir lieu. Le désir de l'analyste doit prendre en compte ce dispositif. Il ne suffira pas qu'il accepte d'endosser l'adresse du patient. C'est à lui qu'incombe désormais le travail d'abord de se laisser tapisser par les signifiants du patient, ensuite de s'y impliquer, enfin de signifier l'issue possible en effectuant lui-même un premier *bootstrap*, ce qui n'équivaut nullement à se proposer comme modèle, mais à témoigner de la façon dont il est possible de faire autrement, autrement dit d'inventer, à la condition de se servir de la structure. Dans ce cas de figure, il ne s'agit plus pour l'analyste de penser pouvoir encore d'avance disposer de cette place d'exception ; il s'agit en revanche, de se mettre à la recherche avec le sujet de cette place en lui. Et pour ce faire, de se constituer cheville ouvrière du travail, ceci n'étant ni la conséquence d'un volontarisme analytique, ni non plus d'une éthique nouvelle de l'engagement de l'analyste, mais tout simplement conséquence du régime de subjectivation – de pseudo-subjectivation – dans lequel s'inscrit le sujet contemporain.

Discussion

Norbert Bon : Merci d'avoir précisé à la fois ce qu'il en est du sujet contemporain et tenté d'indiquer comment pouvoir opérer dans cette affaire.

Josiane Quilichini : Ce qui est éclairant, c'est que nous sortions de cette confusion au niveau de l'exception en posant une exception logique par rapport à cette exception substantielle. Ce concept de *bootstrap* reprend cette idée, se passer de tout principe extérieur, et est en correspondance avec : « se passer du Nom-du-Père, à condition de savoir s'en servir ». Par rapport à cette position que l'analyste aurait à tenir, j'avais en écho le travail de Jacqueline Légaut où finalement elle remettait quelque chose en marche. Vous avez parlé de désactivation, ça fait quand même très ordinateur, ce sont des signifiants un peu particuliers. Ce qui pouvait se réactiver dans ces moments cliniques qu'elle a contés, ces moments de clinique sociale, où cette femme ne pouvait faire autrement que klaxonner, et où J. Légaut va lui dire : « mais c'est formidable, on a besoin de vous », c'est ce « y'a quel'un » qu'elle a nommé là. Alors qu'est-ce qui peut effectivement être réactivé ?

C'est peut-être à rapprocher de ce « manquer autrement » évoqué par Christiane Lacôte, c'est-à-dire que l'analyste aurait à trouver ces différentes formes.

Jean-Pierre Lebrun : Je voulais insister sur le fait que, face à ce type de sujets, on se trouve trop court en venant présenter la structure à laquelle on donne la possibilité de se présenter. On se trouve trop court parce que ça leur est inaccessible étant donné la manière dont ils sont fichus. Il y a donc ce travail que nous devons prendre sur nous, de consentir à nous laisser interpellé et tapissé par leurs signifiants et l'analyste ferait lui-même *bootstrap* dans cette opération. Dans ce mouvement-là, il ne vient pas présenter un modèle au sujet, lui dire ce qu'il faut faire, mais il vient lui signifier qu'il y a moyen d'en faire quelque chose. Il m'a semblé que c'est ce que Jacqueline avait fait, en tout cas je le lisais comme ça. Elle avait accepté d'endosser ce qui était la difficulté de cette patiente, dont elle ne savait encore pas dire grand-chose de très articulé, mais elle l'avait pris sur elle. Dans cet engagement où elle lui a dit : « C'est très bien ce qui s'est passé », elle venait témoigner et attester que l'issue est par là. Je pense qu'on ne prend pas assez la mesure de ce que, en étant dans cette position, par exemple, dont parle Melman, ce constat d'une liquidation collective du transfert, on pourrait en arriver très vite à dire : « Mais il n'y a plus rien à faire. Ils ne demandent rien. Il ne se passe rien. » En effet, il n'y a plus rien à faire si j'attends que le patient vienne au rendez-vous et qu'il me mette en position de « sujet supposé savoir ». Or ça, ils ne savent pas faire ces gens-là. Ce n'est pas possible puisqu'au départ, il y a cette récusation qui a fonctionné et qui vient les immuniser de ça. C'est pour ça qu'ils ne demandent rien, au sens strict. Alors, comment faire resurgir cette dimension-là me semble aujourd'hui une question tout à fait centrale et capitale

Jean-Jacques Tyszler : J'essaie de rester dans un transfert de travail, pour essayer de rebondir sur quelques difficultés. Je vais les prendre à rebours. Pourquoi, par exemple, il n'y a pas si longtemps, on ne disait pas : la récusation du transfert, mais la récusation de la disparité des places dans le transfert ? Cette formule était assez élégante et cliniquement assez juste. Qu'est-ce qui fait qu'en peu de temps, on en vienne à une formule qui est beaucoup plus massive, généralisatrice et généralisée. Est-ce que l'observation clinique, en quelques mois ou quelques années, s'est tellement désorientée que nous ayons besoin d'une formule comme celle-là ? J'aimerais que tu précises, parce que, si nous sommes dans une société de récusation du transfert, on devrait être les premiers alertés. Pourquoi irait-on encore taper ou téléphoner au bureau ? Ça n'a pas de sens ! Par goût je préférerais encore utiliser cette formule qui nous liait de manière heureuse : récusation de la disparité des places dans le transfert. Quand tu dis : structure nouvelle, tu prends l'exemple, sans trop le détailler, de ces néo-langues que l'on voit apparaître chez certaines bandes d'adolescents. Ce qui est drôle, c'est que, si tu prends tel individu, quand il est avec sa bande, il va parler sur ce mode auquel on n'a pas accès. Mais par ailleurs ces mêmes petits bonhommes et bonnes femmes font pulluler les ateliers de théâtre. Il y a un nombre considérable

de jeunes dans les lycées, et des très jeunes, qui vont donc travailler les textes classiques et se mettre sous l'autorité d'un texte, d'un type de transmission tout à fait classique. Ce sont les mêmes !

X : C'est comme le jeune homme qui dit : « Qu'est ce t'as ? Qu'est ce t'as ? » et qui, peu après, dit : « Pardon madame, je ne savais pas. »

Jean-Jacques Tyszler : Exactement ! Est-ce que ça vaut le coup de dire structure nouvelle ? Je crains que nous soyons obligés de cliver la propre disparité de la clinique. La clinique que tu décris, avec laquelle je suis d'accord, est une clinique très feuilletée, très variée, mais si tu la condenses sous un bord ... Tu ne nous parles pas de ça, de ces enfants encore pris dans des mécanismes tout à fait classiques de la transmission, ce sont les mêmes, ce sont les nôtres ! Ils passent où ceux-là ? Pourtant ils existent bien puisque nous les recevons. Ce sont ceux-là que je reçois au CMPP comme les collègues ailleurs. Si tu vas sur un terrain plus doctrinaire, celui des mathématiques et de la physique, où Gödel amène ce séisme avec son théorème d'incomplétude ... Il s'aperçoit ensuite de la traduction que certains en ont donné, à savoir : « Les mathématiques ça ne tient pas, il faut tout réformer. » Gödel s'est insurgé contre ça. Il a dit : « *Je n'ai pas dit que tout ce qu'avaient dit Hilbert et les prédécesseurs, ça ne tenait pas la route, j'ai dit simplement qu'un système aussi formalisé que cela il fallait le trouver. Cela ne met pas par récurrence, à néant toutes les structures classiques qui ont été inventées.* » Ne trouves-tu pas que l'on est dans un moment où le fait de focaliser la loupe, à juste titre, sur certaines nouveautés de la clinique, si on n'y prend pas garde, va nous faire nous-même la récuser en bloc, toute la clinique décrite dans le champ des psychoses, des névroses, et des perversions.

Jean-Pierre Lebrun : Je suis tout à fait d'accord. Je précise qu'il y a deux risques aujourd'hui, il y a celui que tu dénonces et celui de rester figé à nos modèles de fonctionnement traditionnels qui rendent sourds à l'impasse dans laquelle ils se trouvent. J'aimais bien la mise en garde de Christiane tout à l'heure : « N'allons pas trop vite pour répondre s'il y a du neuf ou pas. » J'ai parlé de structure nouvelles un peu rapidement, mais c'est surtout : structure nouvelle du social. Je crois qu'elle est là, c'est indiscutable, avec l'effet que Michel Jeanvoine a tout à l'heure bien stigmatisé d'une autre façon, à savoir que le sujet qui vient sur le divan en 1900 est le sujet névrosé que l'on connaît et que le premier sujet qu'on rencontre, c'est celui qui est complètement travaillé par le social dans lequel il se trouve. C'est comme ça qu'il va se présenter. Donc je trouve qu'il ne faut, pas seulement les contraindre à se mettre dans nos normes d'hier, il faut *nous* contraindre à entendre comment les normes de la structure sont toujours opérantes, mais que la façon dont certains sujets y sont confrontés les met dans une difficulté très particulière à laquelle ne peut être répondu du seul fait de la contrainte d'entrer dans ces normes-là. On a cet outil, que sont les normes de la structure, qu'on ne peut pas laisser coïncider avec les normes du social, c'est évident. Ce n'est pas parce

qu'on doit maintenir l'écart qu'on ne peut pas essayer de déplier le mieux que l'on peut la spécificité que cela amène d'être pris dans un tel social et donc de se confronter d'une certaine manière à la structure. Je veux bien que l'on réfléchisse à la question du transfert récusé. On peut le laisser, mais je pense que ça va plus vite que prévu, dans la mesure où certains sujets sont englobés à leur insu dans une mécanique. Il n'y a pas seulement récusation de la disparité, mais il y a vraiment quelque chose qui leur rend très difficile de savoir pourquoi ils viennent. Ils viennent encore, mais très fréquemment, en disant : « Je viens parce qu'on m'a dit qu'il fallait venir vous voir » mais pas sur le mode d'hier : « Le médecin à dit que ». Ça circule comme ça ! C'est peut-être encore une chance.

Virginia Hasenbalg : Dans ta façon d'aborder le lien social d'aujourd'hui, n'y aurait-il pas cette idée qui viendrait entériner le lien social comme étant traumatique à l'égard d'un sujet qui viendrait nous consulter et qui en serait donc la victime ? Pendant des années nous avons travaillé et travaillons encore sur un discours post-colonial qui implique la mise à mal de la division subjective. Alors comment penser une subjectivation si le discours qui crée ce lien social empêche la division subjective de fonctionner, c'est-à-dire la circulation des quatre discours. Cette idée d'un lien social qui pourrait être traumatique me met dans une très grande difficulté, puisque dès qu'on entérine la subjectivité comme étant victime d'un lien social, on n'échappe pas au risque de rester figé dans un discours hystérique. Comment aider un patient qui se présenterait ainsi, et qu'en tant qu'analyste on viendrait valider comme étant victime du lien social ? C'est une question qui m'a posé problème, dans mon rapport en tant qu'émigrée, dans mon rapport à mes origines latino-américaines.

Jean-Pierre Lebrun : Ta question est très pertinente, mais c'est bien celle à laquelle nous devons répondre. Je partage cette idée qu'il ne s'agit pas du traumatisme au sens habituel, qui ferait victime. Néanmoins, il y a une difficulté importante, c'est que, en n'ayant plus la visibilité dans le lien social de la place de l'incomplétude, ça met le sujet d'emblée dans une position de se confronter à l'inconsistance, alors qu'il est dans l'incapacité à ce moment d'y faire face, puisqu'il faut qu'il soit passé par la confrontation à quelqu'un qui occupe cette place, pour pouvoir donner de la place à l'altérité en lui. C'est un drôle de paradoxe, c'est précisément celui-là auquel on va avoir à faire. On verra bien ! La question est posée même si nous ne voulons pas la regarder. Nous savons bien que, confrontés aux contraintes de la structure, ça se règle comme le reste, mais il faut quand même permettre que le patient, ou le sujet, pris dans ce réseau-là puisse le déplier suffisamment, fût-ce en passant par un moment hystérique pour pouvoir l'articuler.

Christine Poisson Lepoire : Une question par rapport à l'expression *bootstrap* qui m'évoque l'expression : « se prendre en main ». Pour moi, c'est quelque chose d'impossible, je n'arrive pas à percevoir de quoi il s'agit.

Jean-Pierre Lebrun : C'est un impossible auquel pourtant nous sommes tous tenus, je le crains ...

Norbert Bon : Je pense que Christine fait allusion à ce que les adolescents entendent souvent : Enfin bouge-toi ! Prends-toi en mains !

Jean-Pierre Lebrun : Justement, il ne s'agit pas de leur dire, mais de montrer que vous l'avez fait et que vous le faites à partir de ce qu'ils amènent, de ce que vous en entendez. Ce n'est pas la même chose, ce n'est pas une prescription.

Y : La question que Jean-Pierre Lebrun a posée est posée depuis longtemps. C'est la question de savoir : si Atlas porte le monde sur ses épaules, sur quoi pose-t-il les pieds ? Sur rien ... On peut dire, sur le refoulement originaire.

Bibliographie

1. Cf. à ce sujet notre article « Pour en finir avec la transcendance », *Apertura*, n°18, printemps 2004.
2. Nous pouvons renvoyer, par exemple, à cet égard à l'excellent article de Myriam Revault d'Allonnes, « De l'autorité à l'institution : la durée publique », *Esprit*, août-septembre 2004.
3. Nous ne reprenons pas ici nos élaborations sur le passage d'un monde organisé par l'incomplétude et la consistance à un monde organisé par l'inconsistance et la complétude. Nous avons développé cette lecture dans notre article « Des incidences de la mutation du lien social sur l'éducation », *Le Débat*, n° 132, novembre-décembre 2004
4. Film de Abdellatif Kechiche, 2004.
5. Voir notre article « Formes de subjectivité dans les liens sociaux », *Essaim* n° 12, printemps 2004.
6. Brune E. et Gunzig E. *Relations d'incertitude*, Ramsay, 2004.
7. *Op. cit.*, p. 75.
8. Cf. « Le vide, univers du tout et du rien », *Revue de l'Université Libre de Bruxelles* 1997, 1-2.
9. Brune E. et Gunzig E. *op. cit.*, p. 75.
10. Lacan J. *Écrits*, p. 583.
11. Le Gaufey G. *L'Éviction de l'origine*, EPEL, 1994, p. 116.
12. *Ibid*, p. 117.
13. *Ibid.*, p. 128.
14. Safouan M. « La Proposition d'octobre 1967, dix ans après », in *Lettres de l'école* n° 23, avril 1978, p. 11.